

Femmes polaires

Jessica C.

Numéro 155, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91882ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

C., J. (2019). Femmes polaires. *Les écrits*, (155), 26–27.

FEMMES POLAIRES

C'était le nord, en avril, sans printemps.

L'écume blanche de la mer réveillait les rochers.

On avait froid, de ce vent sec, sans pause, qui tétanise aussitôt le sang, invite à l'absence.

Deux femmes sont là.

Obnubilées par le fleuve qui venait à elles par fortes saccades.

Et par cet homme tout juste arrivé.

Un homme grand. Peut-être pas grand, mais gras. Peut-être pas gras, mais à l'odeur forte d'alcool.

Un alcool bu dans son camion dans le désert des friches.

Il demande du feu pour sa cigarette. La plus téméraire se lève et lui donne à travers sa fenêtre ouverte.

La radio grésille comme le feu sur le tabac. La robine échappée sur le sol remonte à chaque respiration au même rythme que les effluves des planctons à l'amplitude des vagues.

L'autre se méfie. N'ose pas se retourner. Fixe la mer se fracasser contre elle-même se fissurer se disperser contre le banc de métal formé par le choc de l'eau. Un vent froid, violent, sans espoir de se calmer.

L'homme profite de cet état de suspension pour s'imposer à nouveau. Il les croit attendries, ouvertes comme l'horizon qu'il perçoit en prenant le briquet que la plus jeune lui tend. Il désire s'asseoir avec elles. Auprès de ces deux complices, sœurs, se plaît-on à répéter, pour expliquer leur connivence.

Il n'y a aucune raison d'être avec leurs deux corps possédés par la nature.

Il n'y a aucune raison à son intrusion dans le mouvement continu de la mer.

Il n'y a aucune raison de s'asseoir là comme si elles étaient un banc.

Il n'y a pas de raison d'être au seul endroit où elles sont.

La plus jeune les protège, insouciant et résolu.

Mais elle se rend compte qu'elle n'a pas ouvert la bouche, que ses mots sont restés coincés dans l'air tels de petits oiseaux aux ailes froissées.

Elle doit parler, si elle ne veut pas consentir, elle s'empresse d'articuler dans la langue des fleuves errants, que la plus vieille vit une peine d'amour, plus triste encore que la mer et que la solitude est l'unique remède.

L'homme part. S'arrête plus loin.

À peine.

En fauve, il part, il revient.

Viole le paysage pour qu'on ne l'oublie pas.

Les deux femmes étourdies par le son sourd de l'eau en éclat, des arbres en supplice, de toute cette zone d'ombre, craignent de ne plus entendre l'homme qui approche.

Un ciel noirci annonçait l'orage, funeste et précipité; elles ne savaient pas affronter ni l'une ni l'autre des tempêtes devant soi.

Elles éprouvaient toute l'étendue de leur féminité et de leur sexe face aux plus cruels.

Vides, rompus. Les sexes et les corps.

Chaque arbre est marqué de notre présence.

D'autres hommes ont-ils suivi ?

Nous ont-ils piégé pour vendre notre peau inhabitée ?

À pas retenus, elles avancent, les ombres effilées comme des épinettes les terrifient, elles mordent le bois, l'air pour retrouver leur route, elles ne se souviennent plus, malgré les appâts d'écorces sous les dents.

« Se sauver », se rappelait soudainement la plus jeune, à chaque tentative.

Quitter la mer pour la terre.

S'ensauvager.

Peu importe où cela mènerait.

*Il faut
creuser des abris
où mettre les tremblements dans les racines des arbres
avancer les pieds en échardes
pour laisser passer les ombres
grimper au sommet
enfermer le feu*
